

Le camp de regroupement d' Ali Cherf

Jean-Marie Mire décrit, à partir des lettres qu'il expédiait à ses parents, les conditions de vie, au jour le jour, dans ce camp de regroupement, pour les soldats français, les harkis, ainsi que pour les habitants délogés de leurs maisons et de leurs champs.

Tout d'abord quelques mots pour me situer: Je suis né à Liffol le Grand (Vosges) en mai 1938. Diplômé notaire, je n'ai pas voulu acheter une étude malgré des propositions, notamment celle du notaire chez lequel je suis devenu clerc... et je n'ai jamais regretté ce choix. Je n'aurais pas pu poursuivre les activités syndicales, associatives et politiques qui ont animé ma vie depuis mon retour d' Algérie.

De novembre 1959 à décembre 1960, je suis affecté au 13^e Régiment de Tirailleurs Algériens et fais mes classes au 4^e Régiment de Tirailleurs Marocains. Je suis envoyé ensuite en Algérie de janvier 1961 à la mi-février 1962 dans le 15^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais devenu le 75^e Rima, comme caporal ayant décliné l'invitation de faire le «stage» de sous-officier. Itinéraire en Algérie : débarquement à Philippeville, quelques jours à Collo, Bir el Atrous (entre Canrobert et Aïn Beïda), puis Ali Cherf (à une dizaine de kms au sud de Collo, près de Kerker), enfin Bou Reraïda (Bou Gheraïta) avant mon retour en France. Je resterai dans le camp de regroupement de Ali Cherf du 15 février 1961 au 8 septembre 1961, affecté à la 4^e section de la première compagnie, rattachée à Kerker.

Ce texte est écrit à la suite d'une émission, qui m'a fait réagir. En mars 2013, sur France Inter, à 13h.20, était proposée une émission intitulée «Monsieur X». Ce jour là, le massacre de Melouza était longuement décrit. Voulant en savoir davantage et raviver ma mémoire, je vais sur Internet et je tombe sur le livre : «Les Camps de regroupement de la guerre d'Algérie», de Michel Cornaton. Aux pages 178-179, le descriptif des camps de la presqu'île de Collo, dont le camp d'Ali Cherf. Mais impossible par la suite de retrouver ces pages. Les éditions L'Harmattan me mettent en contact avec Michel Cornaton, à qui j'envoie une copie de ma lettre «Au vieux Fellouze ». Michel m'engage alors à apporter un témoignage sur ce que j'ai vécu à Ali Cherf. J'ai donc ressorti le courrier envoyé à mes parents pendant cette période. Voici quelques extraits de ces lettres, illustrés de photos du camp.

14 février 1961:

Après avoir crapahuté pendant un mois dans la région de Bir el Atrous, à 30 kms de Canrobert, en appui de la Légion et des Dragons , je suis de retour à Kerker.

15 février 1961: Le camp d'Ali Cherf

Le lendemain, direction Ali Cherf. C'est notre nouveau poste, «un regroupement». Une section de la 1^{re} Compagnie du 1^{er} Bataillon du 75^e Rima, composée d' Africains de la Haute Volta, du Sénégal, du Dahomey et de Français appelés, est placée au sommet aplati d'un piton. L'ensemble ressemble à un tronc de cône. Sur ce sommet, quelques tentes de 8 places pour la troupe, quelques gourbis pour les deux sous-officiers, le lieutenant , l'intendance, et le réduit

pour un mortier. Une grande entrée sur le côté Est , réservée aux militaires. Une bonne dizaine de gourbis de chaque côté à la base du piton. Sur le flanc gauche, à mi- hauteur, un gourbi beaucoup plus grand et plus haut qui sert d'infirmerie pour les habitants : celle-ci est tenue par un Africain (photo 1).



Photo JM.Mire Camp d' Ali Cherf prise à l'Est

En bas du piton, sur le côté Sud, peu de gourbis. Une porte faite d'un cadre en bois grillagé : c'est par là que les habitants doivent sortir pour aller chercher du bois, de l'eau, de la nourriture, ou pour effectuer un peu de jardinage. Les femmes sont fouillées sur tout le corps par une Algérienne vivant dans le camp au milieu des siens (je ne connais pas le statut de cette femme), et les hommes par un militaire présent. Sur le terre-plein, nos latrines avec quelques planches autour : il s'agit d'un simple trou creusé dans la terre avec une planche au milieu. Légèrement à gauche, creusé dans le flanc du piton, un trou servant de cachot- prison, fermé par une porte en bois plus que sommaire.

Sur le côté Ouest, la grande partie des gourbis et dans le fond la forêt domaniale de l' Oued Guelbi. A la base du piton, des ruelles, une place qui sert de lieu de rassemblement et de séchage des figes sur des nattes, et un enclos pour les bovins, les chèvres et les moutons (ceux-ci sont comptés tous les jours).



Photo JM Mire Figes séchant au soleil

Sur le côté Nord, direction Collo, encore des gourbis, moins nombreux. Sur les flancs Ouest et Nord, les gourbis sont accolés les uns aux autres. Heureusement, aucune étincelle n'a enflammé l'ensemble de ces gourbis. Il y aurait eu des dizaines de brûlés : les habitants coincés par plusieurs rangées de barbelés installées autour du camp n'auraient pas pu fuir.

Les habitants sont plus que sales: il n'y a pas d'eau sur place. Les femmes doivent aller la chercher à plus de 400 mètres, avec des pots de terre et des bidons en métal d'une quinzaine de kilos placés sur la tête. (photo 3)



Photo JM Mire Porteuses d' eau revenant de la source

En février, à notre arrivée, il n'y a pas de nourriture à l'extérieur du camp. Un G.M.C. est venu quelquefois, sous escorte, amener des sacs de semoule, qui étaient répartis entre les familles au prorata du nombre de personnes. Le peu de nourriture que nous laissons (nous sommes souvent sous-approvisionnés) est aussitôt dévoré par quelques enfants qui viennent nous voir. Je me rappelle avoir vu des enfants manger des épluchures sur notre tas d'ordures.

24 février 1961: L'effectif du camp

Notre ravitaillement et notre courrier arrivent tous les dix jours environ. Une trentaine de militaires se trouvent dans le camp. Une quinzaine de harkis complètent l'effectif : ils vivent dans les gourbis avec les habitants. La discipline est plutôt relâchée. L'éclairage, à la nuit tombée, se fait avec des bougies. Beaucoup de poussière sous nos tentes lorsque le vent souffle.

26 février 1961 : Pluie et boue

Pluie pendant 2 jours. Le sol sur le piton et à la base est en terre battue. Au sommet nous pataugeons dans une vingtaine de centimètres de boue. Pour les habitants, c'est pire. Le ruissellement et le manque de réseau d'évacuation, à part de minuscules rigoles creusées le long des rangées de gourbis, rend leurs conditions de vie insoutenables. Le sol des gourbis est au niveau des ruelles. Il est facile d'imaginer qu'à l'intérieur l'eau et la boue sont là.

En creusant un trou de 40 centimètres dans le sol de notre espace, nous découvrons un squelette. Nous apprenons que le camp a été installé sur un ancien cimetière. En voulant prélever un crâne, le sous-lieutenant, chef de poste, le casse involontairement : une racine d'arbre avait traversé les trous des deux oreilles.

1° mars 1961 : Approvisionnement en eau

En bas du piton, à l'Ouest, à quelques centaines de mètres, coule l'Oued Guergoura, de 5 mètres de largeur et de 30 centimètres de profondeur.

Au Sud se trouve une source, située dans un petit cirque, distante de plusieurs centaines de mètres: c'est là que nous nous approvisionnons en eau, à l'aide d'une brêle, sorte de mulet rustique, portant un bât sur lequel sont attachés quelques jerricans.

Ce sont les femmes qui, journellement, font les «corvées» d'eau, de bois, de jardinage...pendant que les hommes se font doré au soleil. Il arrive que ceux-ci aillent quand même couper le bois et bêcher les lopins de terre.

Au Sud du camp existe un Oued, affluent du précédent, mais très souvent à sec.

6 mars 1961 : Pas de ravitaillement

Depuis 5 jours nous n'avons plus grand' chose à manger, il n'y a pas eu de ravitaillement.

Qu'en est-il des habitants en ce mois de mars, sans récolte, sans fruits à cette époque de l'année ? Samedi, un petit avion nous a largué, à très basse altitude, notre courrier : c'est déjà quelque chose.

Avec la pluie, l'Oued Guergoura a doublé de volume en quelques minutes. L'oued est la fierté des habitants. Son affluent, l' Oued Cherichar, qui passe près du camp, à l' Ouest, est très souvent à sec. Une à deux fois, sur plusieurs mois, j'y ai vu de l'eau. Seule la pluie semble l'alimenter.

Sur le flanc Ouest du camp se trouve le massif de « La Forêt Domaniale des Beni-Touffout » d'une hauteur de 200 à 400 mètres. Altitude assez importante, puisque nous sommes presque au niveau de la mer.

7 mars 1961 : Les semailles

C'est la période des semailles. Nous escortons des habitants à leurs lopins de terre. Ils plantent des pommes de terre, coupées en 4 à 5 morceaux, des pois sauvages, des fèves.

Cette nuit, je suis de garde et les hurlements des chacals m' accompagnent. Les cris sont plus aigus et plus stridents que ceux des chiens avec des modulations et des variantes.

On ne risque pas d'être touché par la civilisation ici, avec le transport à dos de mulets et de brelles, l'éclairage à la bougie et le ravitaillement par les «corbeaux». Nos conditions sont cependant beaucoup plus favorables que celles des habitants.

11 mars 1961 : Un casque d'eau par jour

C'est la fête des Jonquilles à Gérardmer, mais ce rappel n'a aucune incidence sur la vie du camp. Nous commençons à ressembler à des sauvages avec des cheveux qui n'ont pas été coupés depuis des mois et une barbe qui commence à fleurir. Il est vrai que nos moyens sont limités, surtout dans le domaine de l'eau : un casque lourd de ce précieux liquide par jour pour chacun, c'est peu ...Heureusement un petit Algérien d'une dizaine d'années nous aide pour notre lessive; il vient de me laver mon sac à viande et mon pyjama. De la nourriture et de l'argent servent de troc.

12 mars 1961 : Des femmes et des enfants dans « la zone interdite »

C'est la fin du Ramadan, mais ici pas de méchoui, les habitants sont trop pauvres. Il y a quelques jours, nous avons trouvé un groupe de 25 femmes et enfants à plus d'un kilomètre du camp, de l'autre côté de l'oued, dans «la zone interdite» : ce qui est formellement interdit par les autorités militaires. Ils étaient passibles de prison. Nous les ramenons au camp. Une corvée de bois et d'eau leur sera infligée. C'est à la fois peu et beaucoup.

23 mars 1961 : Les latrines

Dans le camp , il est question de faire une école (elle ne verra pas le jour pendant notre présence). Nous avons aménagé nos latrines en perçant des trous : un feu supprime maintenant les odeurs et la «vermine». C'est beaucoup plus vivable pour nous. Je ne me suis pas interrogé sur les moyens des habitants dans ce domaine : ils doivent évacuer leurs excréments dans des récipients chaque matin.

30 mars 1961 : Départ des Africains

Les Africains sont peu à peu remplacés par des Français : tant mieux. Depuis quelque temps, nous avons des difficultés relationnelles : est-ce dû au fait qu'ils repartent dans leur pays ? Ils sont devenus susceptibles : quand quelque chose leur est demandé, ils font semblant de ne pas comprendre. Le mieux est encore de faire le boulot à leur place.

Trois hommes du village sont en prison pour 8 à 10 jours: ils avaient des haricots dans leurs poches et voulaient sortir sans laissez-passer. Finalement leur peine se transformera en des travaux «d'intérêt général» : aller couper du bois et balayer le poste.

3 avril 1961 : Dévorés par les mouches

C'est la foire à Chatenois aujourd'hui. L'année prochaine à cette heure, j'y serai. Nous pourrions nous mettre en short et torse nu, mais les mouches nous dévorent littéralement. Qu'en est-il des habitants, qui subissent des conditions sanitaires bien plus pénibles ? 4 à 5 cigognes tournent sur notre camp. Nous avons aussi aperçu des sangliers lors d'une patrouille.

4 avril 1961 : Une arme vaut plus cher qu'un homme

Je fais partie d'un groupe de 4 personnes qui patrouillent, vers 22 heures, à l'intérieur du camp, le long des rangées de barbelés, dans la direction de Collo : un harki en tête, moi derrière et deux appelés fermant la marche. Safi, le harki en tête, s'arrête brusquement et me dit à l'oreille : «Fellouzes». En même temps, des coups de feu éclatent, de part et d'autre des barbelés. Des rafales de fusils mitrailleurs sifflent au-dessus de nous, venant de la colline en face. Nous nous aplatissons tous les deux. Les deux appelés remontent au P.C. Un harki, qui ne faisait pas partie de la patrouille, est blessé au genou. Les coups de feu s'arrêtent et des

soldats descendent pour nous épauler. Des tirs de mortiers partent du piton, commandés par le sous-lieutenant. Nous apprendrons, plus tard, qu' au moins un fellaga a été blessé par mon pistolet mitrailleur. On m'a dit, par la suite, que si j'avais ramené une arme, j'aurais été décoré. Moralité : une arme vaut plus cher que la vie d'un homme !

7 avril 1961 : Le sirocco

Le sirocco souffle depuis deux jours. C'est chaud, étouffant ; nous nous traînons dans le camp. Nous avons pu faire une sortie à Kerkera: quelques magasins, 2 ou 3 Européens en civil. Cela m'a fait tout drôle : l'impression d'un «sauvage» débarquant dans un port occidental.

Nous sommes bouffés par les puces jour et nuit. Ce matin, le vent a attisé le feu et nos feuillées sont partie en fumée.

11 avril 1961 : Des cortèges pour demander la pluie

Il y a 2 jours, des femmes et des enfants du regroupement ont défilé . En tête, l'une d'elles portant un épouvantail habillé en fatma. Tout le cortège chantait et dansait pour demander la pluie. Le lendemain, un bovin a été immolé en offrande à Allah avec la même quête. Quelques heures plus tard, il pleuvait ! Depuis les averses n'arrêtent pas de tomber. C'est pénible de marcher dans cette mélasse. Mais les habitants sont heureux de voir leurs cultures pousser. Les femmes traient les vaches : celles-ci leur donnent de quoi remplir une boîte de petits pois d'un kilo.

Dimanche, chasse aux sangliers. Nous sommes partis à une quinzaine, avec quelques civils du camp servant de rabatteurs : 2 sangliers ont été abattus. Nous avons gardé la moitié d'un sanglier et le reste est parti à la compagnie en hélicoptère : le manque de frigos nous empêche de faire autrement.

16 avril 1961 : De la viande de sanglier au repas

La nuit, c'est toujours l'éclairage à la bougie. Un coucou a survolé le camp pour nous envoyer du courrier. La moitié du sanglier nous a fait 5 repas. Ce n'est pas rien, vu le peu de nourriture dont nous disposons. Les mouches continuent à nous envahir méchamment. Je demande des attrape mouches à mes parents.

5 mai 1961 : Les puces

Nous sommes toujours mangés par les puces, elles sont légion... Quant aux habitants alors!

9 mai 1961 : Torture à la gégène

Le sous-lieutenant est remplacé par un adjudant-chef, porté sur l'alcool (il a fait vingt ans de carrière dans la coloniale). Depuis son arrivée, il soumet des hommes et des femmes à la gégène, aidé par un appelé français de première classe. Le premier torturé est un homme du village, revenu au camp à 19 h 30, après la fermeture des portes. L' adjudant chef trouve cela bizarre et le soumet à un interrogatoire à l'aide de la gégène. Cet homme lâche, sous la douleur, l'identité de 5 hommes n'appartenant pas au camp, qui sont collecteurs de fonds et agents de renseignements. D'autres personnes, arrêtées lors de patrouilles dans la zone interdite, ont subi le même traitement.

N.B. Je n'ai pas noté le nombre des personnes torturées, peut-être une dizaine. Ce dont je me souviens, c'est que le sous-officier et presque tous les appelés étaient écoeurés et révoltés par cette torture. Nous n'avons pas eu le courage de nous y opposer. L'adjudant-chef justifiait cette sale besogne en disant que les renseignements permettraient de porter atteinte aux fellagas. L'idée nous est venue de prendre le pistolet mitrailleur pour arrêter ces tortures, mais nous n'avons pas été plus loin. Il faut dire que nous étions conditionnés pour encaisser cette barbarie. Honte à nous d'avoir laissé faire, coincés entre une «nécessité» et ce qu'il y avait encore d'humain en nous ! Je me souviens notamment d'une femme d'une cinquantaine d'années, nue dans le gourbi où ces deux odieux personnages agissaient. L'appelé, boucher dans le civil, semblait prendre du plaisir lorsqu'il tournait la génène de plus en plus rapidement pour augmenter l'intensité du courant. Je suis sorti de cette pièce chaviré, et c'est tout ! J'ai encore ces cris de femmes violentées dans les oreilles . Après le départ de l'adjudant, le 27 juillet, ce fut terminé.

14 mai 1961 : Des mouches carbonisées

Hier, dans la soirée, nous avons mis un chiffon imbibé de pétrole au bout d'un bâton et nous l'avons allumé. La torche a été ensuite baladée le long des murs et du toit de la tente au risque d'y mettre le feu. Après notre «exploit», des centaines de mouches gisaient par terre !

18 mai 1961 : Echo du Putsch des généraux

Je viens de lire une lettre reçue d'un copain, qui a fait ses classes avec moi. Il travaille aux transmissions, au service du chiffre, à Philippeville. Il m'apprend qu'avec quelques autres appelés il s'apprête à arrêter le colonel, s'il passe chez les mutins. Cela n'a pas été nécessaire. Nous avons pour chaque tente un jeune Algérien, d'une dizaine d'années, qui balaie la tente, lave les plats et le linge. Il est heureux de pouvoir partager nos repas et de recevoir quelques pièces, et nous aussi. Il nous vend aussi des sacs de souches de vigne. Nos rapports sont bons.

9 juin 1961 : Pluie

Depuis quelques jours le temps est détraqué : il fait lourd, il pleut, et c'est tant mieux. La source était presque tarie. Pour remplir 4 jerricans, il nous fallait une bonne heure. Il en était de même pour les habitants.

7

10 juin 1961 : Un toit en tôle

Nous construisons un bâtiment avec des murs en agglos et un toit en tôle pour remplacer nos tentes. Mais que vaudra cette couverture avec la chaleur et le froid ? En travaillant sous cette chaleur, je bois plus de 5 litres d'eau par jour.

5 juillet 1961 : Des animaux dans les gourbis

Les habitants des gourbis vivent dans des conditions déplorables, à même les ordures,.Leurs baraques sont des nids de saleté. Certains y logent des animaux.

N.B. Comment pourrait-il en être autrement, c'est bien notre responsabilité.

10 juillet 1961 : Incendie dans la forêt

Presque chaque jour, vers 11 h, le vent se lève et brasse l'air étouffant ; ça nous fait du bien. Enfin quelque chose de rafraîchissant : des pastèques que nous vendent les femmes.
Depuis 3 jours, la Forêt Domaniale des Beni-Touffout est en flammes, le feu ravage la végétation sur les collines. Cette végétation est faite de chênes liège, de pins maritimes, de genêts, de bruyère, de broussailles. La nuit, le feu nous éclaire comme en plein jour. Il s'est éteint de lui-même. C'est un paysage de désolation devant nous sur des kilomètres.
Une dizaine de cigognes survolent le camp pendant quelques heures. Des hirondelles ont fait leur nid dans le toit du gourbi du sous-lieutenant. C'est sympa.
N.B. Mes parents m'envoient régulièrement du seltiné pour rendre plus acceptable l'eau contenue dans les jerricans.

15 juillet 1961 : Sirocco

Nous venons de passer deux jours très pénibles : le sirocco soufflait. C'est un vent du sud étouffant chargé de sable. Nous nous traînons véritablement, buvant plus de 5 litres par jour de cette eau plus que tiède (elle doit faire entre 25 à 30 degrés).

19 juillet 1961 : Des Africains invivables

J'en ai marre de cohabiter avec les Africains qui sont encore présents dans la section : ils sont invivables, menteurs, fainéants, prenant des airs de supériorité.

25 juillet 1961 :

La bouffe ne s'améliore pas : nourriture moindre et de mauvaise qualité. Nous avons un crédit pour acheter de la nourriture, mais la vie a augmenté et le crédit est resté le même. Coût des denrées : pommes de terre : 55 francs le kilo ; bananes : 180 francs le kilo ; haricots verts : 320 francs le kilo ; boeuf congelé : 575 francs le kilo.

Nous avons une envie folle de manger des haricots verts. Nous passons une commande avec notre radio. Un avion bipoutre (photo 4) nous parachute ces fameux haricots quelques jours plus tard. Quelle joie ! Les haricots sont là, bien gros et bien dodus. Puis quelle déception : ils sont ligneux comme des morceaux de bois. Ils sont immangeables. Que de regrets, vu le prix du kilo !
Depuis quelques jours, nous habitons le bâtiment. Il y fait chaud, mais c'est mieux que sous la tente et c'est surtout moins sale et poussiéreux.



Un Nord Atlas, ravitailleur pour Ali Cherf

1er août 1961 : Circoncision d'Ahmed

Un aspirant vient d'arriver. Il remplace le sous-lieutenant. Les femmes nous vendent des pastèques au prix de 100 francs l'une, c'est le même prix pour le kilo de raisin. C'est cher pour nous, mais tant mieux pour elles.

Quelques-uns d'entre nous sont invités à la circoncision d'un gamin de 8 ans. Il n'y a pas d'anesthésie et le gamin pleure de douleur. Après cette cérémonie, quelques femmes et quelques fillettes dansent. Nous en sommes touchés. Assis en rond, nous acceptons le thé que les femmes nous offrent. Nous sommes pleins de reconnaissance, nous les colonisateurs !



Photos JM Mire Fête pour la circoncision d'Ahmed Maameche

4 août 1961 : Figs de Barbarie

Le sergent africain est parti en retraite et je deviens chef de groupe avec la solde d'un caporal. Les figes de Barbarie sont mûres et nous en mangeons des quantités.

8 août 1961 : Peu de résultats dans la lutte contre les fellagas

Depuis quelques jours, j'ai mal aux intestins, les latrines me voient défiler une dizaine de fois par jour. Le sergent s'entend dire de la part du capitaine de la compagnie que la section d'Ali Cherf n'a pas beaucoup de résultats dans sa lutte contre les fellagas. Le sergent répond : «Je tiens à revoir les Vosges». Et le capitaine d'ajouter : « Vous avez peut-être raison».

18 août 1961 :

En ce moment, nous mangeons très mal en quantité et en qualité. Que dire des enfants qui n'ont même plus nos restes. ! Heureusement un sanglier tué de loin en loin nous permet de tenir. Dans le bâtiment, aux tôles surchauffées, les pièces sont étouffantes jusqu'à deux heures du matin. Heureusement cette construction nous apporte un peu plus de commodités et moins de saleté.

23 août 1961 : A l'infirmerie

Le 15 août, nous avons tué 2 laies. Hélas, il y avait aussi 4 marcassins que nous n'avions pas vu dans les grandes herbes. En ramenant ces 2 laies, les petits nous ont suivis jusqu'au camp. Nous en avons tué 3, et gardé le quatrième, pensant pouvoir l'élever. Mais nous manquions d'expérience et de nourriture pour ce petit



Photo J.M Mire JM.M et B. Nettour avec un marcassin

J'ai toujours mal aux intestins et me traîne péniblement à quatre pattes jusqu'aux latrines, distantes de plusieurs dizaines de mètres du bâtiment : ceci plus d'une douzaine de fois par jour. Finalement je serai hospitalisé quelques jours à Collo pour une lambliaze qui m'a mis sur le flanc.

L'infirmier africain est parti en retraite il y a 15 jours. Il est remplacé par un appelé français originaire des Vosges. C'est un rigolo aux nombreuses histoires et au baratin sans fin. Il m'amuse beaucoup. Je passe beaucoup de temps à l'infirmerie à le regarder soigner les habitants, tout en l'écoutant raconter des blagues, faire de l'humour. De la gouaille, il en a à revendre !

A l'infirmerie, une jeune fille algérienne de 15 à 17 ans aide l'infirmier à donner des soins aux habitants.

Fin août 1961 : Des fellouzes postés au-dessus

Un jour, le vieux Bekkouche (je ne connais pas son prénom), habitant un des gourbis situé sous l'infirmerie, à droite de l'entrée du camp, m'a raconté ce qui suit : « Caporal, tu sais, l'autre jour, vous êtes sortis pour chercher du bois ou chasser le sanglier. Vous êtes passés en bas du djebel. Mon fils et son groupe de «fellouzes» étaient postés au-dessus de vous. Ils avaient une AA 52 (mitrailleuse ultra moderne prise sur un véhicule blindé français). Ils vous ont regardé passer sans problème ». Et ce propos était dit sur un ton malicieux.

N.B .Si nous étions encore en vie et si je peux vous raconter cette histoire, c'est peut-être parce que nous avons eu des rapports corrects avec les habitants d' Ali Cherf, hormis ce qu'a commis cet adjudant chef - ce qui n'est pas rien. Cela veut dire aussi que des relations existaient, bien plus grandes que celles que nous pouvions supposer, entre les habitants du village et les Fellagas. Merci, vieux Fellouze, pour cette relation - je peux dire affective et complice - que nous partagions !

8 septembre 1961 :

La plupart d'entre nous sont tristes. Nous quittons Ali Cherf après plus de 7 mois de présence dans ce camp de regroupement, sans savoir ce qui nous attend pour les mois à venir, et pour moi à 4 ou 5 mois de la quille. Nos conditions de vie étaient bien meilleures que celles des habitants, mais les uns et les autres nous étions enfermés dans ce camp.

Chaque jour nous nous sommes croisés ; nous avons fait un bout de chemin ensemble à la corvée de bois ou bien nous avons attendu à la source pour remplir nos récipients. Nous étions présents à vos sorties et entrées au poste de fouille, sans voyeurisme, avec bienveillance,. Nous avons souvent partagé notre nourriture - pourtant bien chiche - avec vos enfants. Nous avons blagué avec Mohammed, le jeune garçon qui nous aidait dans notre tente. Nous nous sommes promenés dans les ruelles, vous saluant maladroitement. Nous avons participé à vos fêtes.

Lorsque les G.M.C. ont quitté Ali Cherf, j'avais les larmes aux yeux et bon nombre d'entre vous pleuraient.

N.B. Vous pleuriez peut-être à cause de la peur du lendemain. Quant à moi, après plus d' un demi siècle, j'ai l'impression d'avoir laissé un bout de ma vie à Ali Cherf.



Photo JM. Mire La population à notre départ d'Ali Cherf

Encore trois points avant de conclure :

- *Je remarque que mes courriers ne rapportent rien de ce que j'ai vécu sur le terrain : crapahutages, patrouilles, choufs, accrochages, embuscades... Les parents avaient, me semble-t-il, assez de soucis avec ce que je vivais dans le camp et ce qu'ils apprenaient des journaux et de la radio.*
- *Après divers recoupements, il semblerait qu' Ali Cherf soit devenu Charef Ali.*
- *Photo 9 : Je suis sur la photo avec un marassin et Nettour. Celui-ci était un harki d' Ali Cherf. Nous étions devenus véritablement de bons amis. J'aimais chahuter avec lui, c'était un grand enfant joueur, toujours gai. Il était marié et avait deux petits enfants. Quand nous sommes partis d 'Ali Cherf, il est venu avec nous, ainsi que d'autres harkis. Nous avions un capitaine de Compagnie qui de choufs en crapahutages, de gardes en sorties de nuit, nous a mis sur le flanc après des semaines plus qu'éreintantes. Nous étions très remontés contre lui, surtout à la veille du «cessez le feu». Pour en rajouter, il nous faisait faire des exercices. Un jour, il se prend à faire sauter d'un G.M.C. roulant à plus de 40 kms à l'heure les soldats et les harkis se trouvant à l'arrière. Nettour était l'un d'eux. Il en est mort, deux autres personnes ont été blessées. J'étais de garde à Bou Reraïda et donc absent de cet exercice. Ce fut terrible pour moi d'entendre le récit de cette imbécillité qui laissait une veuve et deux petits enfants. Je pleurais comme s'il s'agissait d'un proche parent. Nous nous étions promis de nous retrouver après la quille et d'aller «parler du pays» à ce capitaine, originaire de Bourgogne.*
- *Un pilote d'avion, volant à basse altitude, avait un jour repéré des Fellagas sur le piton. Une patrouille, missionnée suite à ce survol, avait fouillé des gourbis et n'avait repéré aucune trace visible de rebelles. Les habitants ayant reconnu le sergent, chef de la patrouille, lui avaient offert du thé très amicalement. Par la suite, celui-ci apprit que les Fellagas étaient bien présents, mais blottis au milieu des animaux de l'enclos. Les rebelles auraient pu faire un carton... Quelle conclusion en tirer ? Est-ce dans la continuité de nos bons rapports avec les habitants comme il est dit plus haut ? Quelles relations existaient entre les habitants, les rebelles et les harkis d'Ali Cherf ? Nous ne le saurons sans doute jamais.*

Jean Marie Mire , le 29 mai 2013 et le 23 juillet 2016